

CUBA
DE BATISTA À CASTRO

JACOBO MACHOVER

CUBA
DE BATISTA À CASTRO

Une contre-histoire

BUCHET • CHASTEL

© Libella 2018
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-03120-9

Introduction

La révolution cubaine n'a pas seulement été cette marche triomphale des *barbudos* de Fidel Castro que l'on voit à satiété sur les images d'époque, montrant des guérilleros juchés sur des camions et des chars entrant dans La Havane au milieu des vivats de la foule unanime, rassemblée là pour célébrer l'avènement d'un monde nouveau, comme s'il s'agissait d'un *remake* de la Libération de Paris. Elle ne se résume pas non plus au départ précipité en avion de Fulgencio Batista, tandis que ses derniers partisans se pressent pour monter dans des yachts de luxe afin d'échapper à la vindicte populaire et à la furie des vainqueurs, tels qu'ils apparaissent dans le film *The Godfather (Le Parrain) 2* de Francis Ford Coppola, où le général Batista, toujours élégamment habillé en civil, interrompt la fête du Nouvel An 1959 célébrée au Palais présidentiel (elle n'a pas eu lieu à cet endroit, en réalité) pour annoncer son départ à ses proches en réitérant ses vœux traditionnels : « *Salud. Salud.* » Parallèlement, les habitants de La Havane se livrent à la destruction des casinos, sur lesquels règne la mafia américaine réunie à l'hôtel *Nacional* pour un congrès (qui a eu lieu en réalité plus de dix ans auparavant, en 1946, alors que Batista se trouvait en exil aux États-Unis), et à celle des parcmètres, symbole de la corruption.

Le télescopage de ces scènes vise à montrer l'inféodation du régime aux États-Unis et la détermination des révolutionnaires castristes, lorsque le futur « parrain », Michael (Al Pacino), héritier de Don Vito Corleone (Marlon Brando), voit dans la rue un jeune homme qui, lors d'un contrôle militaire massif, préfère se sacrifier en actionnant sa grenade contre un haut gradé plutôt que de se faire prendre. Là, il acquiert la conviction que les insurgés peuvent gagner, certitude qu'il transmet à ses collègues assis sur la terrasse de l'hôtel surplombant La Havane (le film n'ayant pu être tourné à Cuba dans les années 1970, ce sont les toits de Saint-Domingue, bien moins abîmés que ceux de la capitale cubaine, que l'on voit). Ce sont ces images qui continuent à marquer l'imaginaire collectif, sans aucune remise en question véritable.

Soixante ans après ce mois de janvier 1959 où Cuba a basculé dans l'histoire universelle, influençant une partie du monde, il est grand temps de revenir sur la mythologie déversée par la propagande castriste en mettant l'accent sur la tragédie que cette aventure « romantique » a signifiée pour ses protagonistes mais aussi pour l'ensemble de sa population. Elle a représenté avant tout une déchirure des familles cubaines, aussi bien celles qui ont connu ces événements dans leur chair que celles qui regardaient de loin, le plus loin possible, ces bouleversements qui finiraient par les atteindre toutes.

Je n'étais qu'un enfant à l'époque. C'est pourquoi je tente depuis toujours de reconstruire, à travers des documents historiques et littéraires, mais surtout des témoignages, le fil des sensations qui m'ont alors submergé, ainsi que celles des autres enfants, qui ont dû souffrir dans leur chair ces décennies d'un interminable exil. Quelques-uns des principaux protagonistes de cette histoire ont à présent disparu. Mais il reste leurs descendants, qui ont subi à leur corps

défendant les événements dont leurs parents ont été les victimes ou les héros. Parmi ceux-là, Roberto « Bobby » Batista, le jeune fils de Fulgencio Batista « L'Homme », « *El Hombre* », qui a marqué le destin de Cuba pendant vingt-cinq ans, depuis les années 1930, avant de finir en exil, d'abord à Saint-Domingue, puis au Portugal et en Espagne, où il est mort en 1973.

Roberto, de même que quelques-uns de ses frères, cherche à réhabiliter son père, tout en sachant que ce sera très difficile, car le récit castriste, relayé par les innombrables sympathisants du régime à l'étranger, est parvenu à s'imposer, faisant de Batista l'archétype du tyran latino-américain, à l'instar du Dominicain Trujillo, avec lequel les relations étaient pourtant exécrables, et précurseur d'un Pinochet au Chili ou des généraux argentins. Toutefois, il n'approuve pas son coup d'État, perpétré le 10 mars 1952, qui marqua le début de la fin de la période républicaine puis son remplacement par un système communiste encore en vigueur de nos jours après la prise du pouvoir par Fidel Castro. Mais il y a plusieurs Batista : le sergent révolutionnaire de 1933, l'homme fort dans l'ombre du pouvoir jusqu'en 1940, le président de la République démocratiquement élu entre 1940 et 1944 qui intègre deux ministres communistes dans son gouvernement, l'ex-mandataire une première fois exilé ensuite, le militaire qui revient au pouvoir par la force, se présentant comme le sauveur de Cuba en 1952, et finalement l'exilé abandonné, clamant dans le désert que « Cuba a été trahie », comme l'affirme le titre en anglais de l'un de ses livres, *Cuba Betrayed*¹.

Batista a subi l'opprobre, ses descendants ont longtemps préféré se réfugier dans le silence, certains que leurs paroles ne provoqueraient ni intérêt ni compassion. J'ai rencontré

1. Fulgencio Batista, *Cuba Betrayed*, New York, Vantage Press, 1962.

son fils « Bobby » à Madrid en 2017. C'est un homme âgé à présent, mais c'est le sentiment de l'enfant qui a atterri à New York le 30 décembre 1958, peu avant l'abandon du pouvoir par son père, qui surgit dès la première conversation, comme un traumatisme indélébile, la scène primitive qui restera gravée à jamais. Plus que le fils de l'ancien dictateur, c'est l'exilé, comme moi, que je reconnais là, et avec lequel j'entame un dialogue d'introspection et d'analyse historique et politique.

Il n'est pratiquement pas une famille cubaine qui ne compte dans ses rangs un prisonnier, un fusillé, un exilé. Mais cela seulement après la révolution et l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro. Le régime instauré par Batista à partir de 1952 avait bien sûr signifié la rupture de l'ordre constitutionnel que lui-même avait respecté et approfondi pendant sa période de président élu, entre 1940 et 1944, mais ce n'était qu'un avatar de plus dans l'histoire cubaine. Un gouvernement fort en apparence, arbitraire, soumis aux aléas des critiques et des révoltes à l'intérieur du pays et des relations en dents de scie avec le puissant voisin nord-américain : tout cela devait provoquer un profond rejet d'une partie de la population et d'une fraction de l'opinion publique internationale, du moins celle qui s'intéressait à l'existence de Cuba. La révolution castriste, qui se définirait comme socialiste à partir d'avril 1961, en a fait une monstruosité. Ce faisant, elle incluait dans son rejet tous les différents types de gouvernement, dictatures ou démocraties, qui s'étaient succédé dans l'île depuis l'indépendance, acquise vis-à-vis de l'Espagne en 1898, après une brève période d'administration par les États-Unis, qui dura jusqu'en 1902. Le castrisme faisait table rase du passé, qui n'avait pas toujours été si terrible que ça. Surtout, il pénétrait la vie et l'âme des Cubains dans ce qu'ils avaient de plus intime, les obligeant à adhérer à son idéologie, faute

INTRODUCTION

de quoi ils pouvaient être condamnés à la prison, à la mort ou à l'exil. Cela, aucun pouvoir antérieur ne l'avait fait.

Sous les gouvernements républicains et du temps de Batista, les Cubains pouvaient lutter. Ils pouvaient exprimer publiquement leur opposition, par voie de presse, de radio et de télévision, même lorsqu'ils recouraient à la lutte armée. Par la suite, après de constantes tentatives de révolte et d'invasion, de dissidence intellectuelle et pacifique, ils furent condamnés au silence ou à la répétition *ad infinitum* de la parole gouvernementale. Par millions, ils n'eurent d'autre solution que de fuir, au péril de leur vie, ou de continuer à risquer leur liberté en affirmant leur droit à la libre expression. La révolution n'a pas instauré une dictature de plus, mais un système répressif qui s'exerce sur l'ensemble de la population, fait d'endoctrinement permanent, de slogans récurrents et absurdes, de délation généralisée, parfois au sein même du foyer familial. Elle a aussi déformé l'histoire de Cuba, la réduisant à un affrontement entre le bien communiste et le mal impérialiste, à l'espoir d'un bonheur à venir qui n'arrive jamais et à la condamnation sans nuances de tout ce qui lui était antérieur. C'est un peu de ce passé que j'entends reconstituer ici, ainsi que les événements qui y ont mis fin, au-delà des clichés qui ont transformé la tragédie cubaine en épopée libertaire, sanguinaire en réalité, pour tenter de rétablir une part de vérité.

1 – La scène primitive de « Bobby », fils de Batista : le départ de Cuba et l'arrivée sous les huées à New York

« J'ai quitté Cuba avec mon frère cadet Carlos, en compagnie de nos parrains, le 30 décembre 1958. Nous sommes arrivés à l'aéroport de New York, qui ne s'appelait pas encore John-Fitzgerald-Kennedy mais Idlewild, ce même jour. Ce fut un événement très important pour moi, tragique pour le reste de ma vie. »

L'homme qui parle ainsi, Roberto « Bobby » Batista, est à présent âgé. Mais ses paroles laissent entrevoir encore l'expérience traumatisante de l'enfant de onze ans, arrivant à New York accompagné de son jeune frère de neuf ans, sans avoir conscience du moment historique que Cuba était en train de vivre. Il fut accueilli à l'aéroport par des manifestants qui, à travers les deux enfants, entendaient marquer l'hostilité des opposants envers leur père, le président Fulgencio Batista, encore au pouvoir pour à peine plus de vingt-quatre heures seulement.

Nous partageons ses confidences au cours d'un long déjeuner à Madrid, où il a longtemps habité avec sa famille et où il séjourne encore fréquemment, partageant son temps entre la capitale espagnole et New York, où il exerce la profession d'avocat. Son but : « Qu'on sache la vérité. Sans la vérité, nous ne pouvons pas vivre. »

J'avais déjà rencontré « Bobby » au cours d'une présentation de livre dans cette même ville, quelques mois plus tôt, en mars 2017. Lorsqu'il s'est présenté à moi, je suis resté un moment sur ma réserve : le nom de Batista éveille immédiatement une certaine défiance. Mais le fils du dictateur n'est pas responsable des actes de son père. Et tout de suite a surgi une intense curiosité. De « Bobby », davantage que de moi-même. Il voulait savoir quelle avait été la responsabilité de Fulgencio Batista – alors qu'il était considéré comme l'« homme fort » du pays, bien que n'étant pas président – sur une question historique qui continue à faire tache dans l'histoire de Cuba : le renvoi en Europe des réfugiés juifs du bateau *Saint-Louis*, qui fuyaient l'Allemagne nazie en 1939 pour essayer de trouver une terre d'accueil de l'autre côté de l'Atlantique.

Nous avons échangé rapidement sur ce thème, Batista étant demeuré en retrait à cette époque-là, laissant la responsabilité de la funeste décision au président formellement élu, Federico Laredo Brú, et à son administration.

Mais après, la conversation a porté sur les circonstances de son départ. Comme il avait quitté l'île le 30 décembre 1958 et non pas à l'aube du 1^{er} janvier 1959, comme son père, sa mère et le reste de la famille, il était aisé de déduire que la fuite avait été préparée et qu'elle ne s'était pas produite dans la panique, comme l'a forgé la légende propagée par les images des fictions cinématographiques.

« Bobby » Batista m'a alors confessé qu'il avait assisté, quinze ans auparavant, en 2002, à une autre présentation de livre d'une exilée, Rosario Hiriart, décédée à Miami en 2017, à laquelle je participais, dans les salons du Cercle des Beaux-Arts, le *Círculo de Bellas Artes*, un des hauts lieux culturels de Madrid. Mais il ne s'était pas manifesté à l'époque : pendant des années, en effet, il avait fui tout contact avec les Cubains, même avec les exilés, car son

nom de famille n'est évidemment pas facile à porter. C'est dans le cadre tranquille (chose rare en Espagne) du restaurant du *Círculo* que nous entamons cette conversation, en septembre 2017, en présence d'une jeune photographe vénézuélienne, Marianela, exilée par opposition à la politique menée par Hugo Chávez et son successeur Nicolás Maduro, si semblable à celle menée par les frères Castro. Nos échanges se sont prolongés durant des heures ce jour-là puis pendant les jours suivants, ainsi que par une correspondance soutenue à travers le courrier électronique.

Sa scène primitive, celle qui le marqua à jamais, ce fut son arrivée à New York, la ville où il est né en 1947, lors du premier exil de son père, lorsque celui-ci, démocratiquement élu en 1940, avait transmis en 1944 le pouvoir à l'opposant Ramón Grau San Martín, et avait été contraint de quitter Cuba pour résider aux États-Unis, entre sa propriété de Daytona Beach, en Floride, et New York, avant de rentrer plus tard dans l'île.

« Mon départ de Cuba était complètement inattendu. Le 28 décembre 1958, on m'a prévenu que j'allais partir pour New York, avec mon jeune frère, Carlos, mort à Madrid en 1969. Nous y étions allés l'année précédente pour passer les fêtes de Noël. En 1958, je ne comprenais pas bien ce qui se passait. J'entendais seulement des rumeurs selon lesquelles il y avait un personnage dans les montagnes de la sierra Maestra qui s'était révolté contre mon père. Mais celui-ci nous tenait à l'écart du processus historique que vivait Cuba... Quelle n'a été ma surprise, une surprise douloureuse, lorsque j'ai vu une foule de gens, pratiquement au pied de l'avion, venue nous crier des insultes, nous humilier, nous avilir, du fait que nous étions les enfants de notre père ! Les autorités d'immigration américaine ont été contraintes de nous mettre à l'abri dans une petite salle de l'aéroport. Nous y sommes restés bloqués un bon moment.

Les officiers d'immigration ont certainement dû se demander s'ils allaient nous laisser entrer ou pas. Lorsque nous avons pu quitter l'aéroport, la foule, accompagnée d'innombrables journalistes et photographes, nous a suivis. Nous sommes arrivés finalement à l'hôtel mais là, la foule était encore plus nombreuse. Elle continuait à nous insulter et à nous prendre à partie. Je suppose qu'elle était composée d'exilés cubains qui souhaitaient rentrer au pays. Il y avait aussi davantage de journalistes et de photographes. Ils agissaient à l'époque comme les paparazzi d'aujourd'hui. »

Du fait du traumatisme subi dans son enfance (une expérience partagée par beaucoup d'exilés partis jeunes, qui se sont vu attribuer le qualificatif de *gusanos*, « vers de terre », dont on les a gratifiés dans de nombreux pays d'adoption, alors qu'ils n'avaient aucune responsabilité dans la décision de fuir la révolution), Cuba était pour lui un sujet beaucoup trop douloureux. Il lui a fallu du temps, beaucoup de temps, pour surmonter ce souvenir.

« Ce n'est que vers 1998, une fois passé la cinquantaine, que j'ai commencé à entreprendre une démarche très difficile pour moi de récupération de cette histoire, en recueillant des éléments par-ci par-là, après un séjour à Miami chez mon frère Rubén, décédé en 2007, qui était plus âgé que moi. Il était né en 1933. Il avait eu le loisir de discuter avec mon père et c'est grâce à lui que j'ai beaucoup appris sur la réalité historique de Cuba à l'époque et sur la situation politique actuelle. »

Il a pu reconstituer par la suite, grâce aux souvenirs familiaux, les circonstances du départ de son père, et des nombreux autres membres de la famille.

« Quelques-uns de mes frères et sœurs aînés sont partis durant la nuit de la Saint-Sylvestre dans un avion pour La Nouvelle-Orléans, accompagnés de nombreux gradés, tandis que mon père, ma mère et un autre de mes frères

s'envolaient vers la République dominicaine, gouvernée par Rafael Leónidas Trujillo. »

Cette nuit-là ne ressemble en rien à celle qu'ont tenté de reconstituer différents films tournés longtemps après. Parmi ceux-ci, le plus emblématique est *Le Parrain 2*, de Francis Ford Coppola, mais il y a aussi *Havana*, de Sidney Pollack, ou encore *The Lost City (Adieu Cuba)*, de l'acteur et réalisateur cubano-américain Andy García.

« Ce fut quasiment une nuit de deuil, au lieu d'une fête de Nouvel An. L'adieu eut lieu à l'intérieur du Camp militaire de Columbia, à l'ouest de La Havane, au milieu d'un nombre réduit d'amis, de ministres et de militaires. Mon père était arrivé de sa résidence, la ferme "Kuquine". Il avait dit à ma mère : "Prépare les enfants. Nous partons avec ce que nous avons sur nous." »

Mais qu'en est-il de l'énorme quantité d'argent que Batista a emportée avec lui ?

« Ce n'était pas une incroyable quantité d'argent, comme on l'a dit et répété, souligne "Bobby". Cependant, mon père était entouré de conseillers avisés, particulièrement pour ce qui était de ses finances. Il y avait parmi eux un homme extraordinaire, Jaime "Jacques" Menachem, qui avait été ambassadeur de Cuba en Suisse. C'est lui qui m'a pris en charge lorsque j'ai continué ma scolarité après avoir étudié quelque temps dans un collège du Connecticut, près de New York, où j'ai passé de très mauvais moments, à cause de la propagande menée contre nous par les révolutionnaires au pouvoir à Cuba. Une fois mon père exilé en Europe, sur l'île portugaise de Madère puis en Espagne, il nous a trouvé le collège parfait à Genève, où j'ai appris le français, une langue que j'aime et que je parle correctement. »

Son père aussi avait appris le français, approximativement, et l'anglais, qu'il parlait mieux, de même que le portugais, qu'il avait pratiqué en exil. Il venait d'un milieu très

pauvre, de la province d'Oriente, à l'est de Cuba, mais il avait réussi à acquérir une certaine formation pour devenir sergent sténographe.

« C'était une personnalité exceptionnelle, avec une volonté farouche de se dépasser, tant dans son attitude personnelle que dans sa carrière politique. Il aimait la littérature, visitait les musées et assistait à des concerts d'opéra. Il était doté d'un véritable talent d'orateur. »

Batista ressentait une grande admiration pour les États-Unis – qui ne la lui ont pas toujours rendue –, et surtout envers le président démocrate Franklin D. Roosevelt, qui l'appuya lorsqu'il devint l'homme fort de Cuba, après la « révolution des sergents » de 1933, puis pendant sa période de président démocratiquement élu, entre 1940 et 1944. Cuba participa à cette époque à la Seconde Guerre mondiale, aux côtés des Alliés.

« En 1959, cependant, lorsque Castro a pris le pouvoir, poursuit “Bobby”, on lui a refusé l'entrée aux États-Unis. Il est mort près de Marbella, au sud de l'Espagne en 1973, et les Américains continuaient à lui interdire l'accès dans le pays. Pourtant, il y avait vécu après les élections de 1944. Il y était alors apprécié. C'était une période importante de sa vie : un président élu qui respectait le système constitutionnel en remettant le pouvoir entre les mains du Parti “authentique” de son opposant Ramón Grau San Martín dans un pays comme Cuba, cela n'arrivait pas tous les jours. Il avait fait l'objet d'éloges de toutes parts durant son mandat présidentiel, par exemple du poète chilien Pablo Neruda, futur Prix Nobel de littérature, ainsi que de l'écrivain juif allemand Emil Ludwig (grand ami de Stefan Zweig), très célèbre à l'époque, qui était passé par Cuba au cours de son exil sur le continent américain. Tout le monde considérait que la Constitution cubaine de 1940, très avancée sur le plan social, était son œuvre. C'était sa fierté. Et c'est aussi la mienne. »

« Bobby » revendique ce Batista-là, celui de l'époque de son mandat constitutionnel, au cours duquel il avait même inclus dans son gouvernement deux ministres communistes, Juan Marinello et Carlos Rafael Rodríguez (ce dernier serait plus tard, à la suite de la révolution et jusqu'à sa mort en 1997, le principal personnage de l'État après les frères Castro). Mais il est très loin d'approuver l'autre Batista, celui de la période dictatoriale, entre le coup d'État du 10 mars 1952 et le renversement de son régime le 1^{er} janvier 1959.

« Je ne suis pas du tout d'accord avec le coup d'État de 1952. J'en ai discuté avec mon frère Rubén qui était alors en âge, à dix-neuf ans, d'en parler avec ma mère et mon père, aux côtés duquel il est resté jusque dans les derniers moments de sa présidence. Celui-ci m'a raconté que ma mère, inquiète, l'avait réveillé à l'aube du 10 mars, et lui avait dit : "Ton père est entré à Columbia, dans le Camp militaire, et il a pris le pouvoir." "Quelle erreur !", lui a immédiatement répondu Rubén. Mon père était un homme de valeur. Il aurait pu être un grand homme d'État. Tout cela, il l'a lui-même détruit par ce qu'il appelait "le gouvernement de mars". Je ne crois pas qu'il y ait été poussé, comme le prétendent certaines théories. Mon père n'était pas homme à se laisser facilement convaincre. Il avait sa propre idée en tête. Il devait penser qu'il pouvait renverser le président élu en 1948, Carlos Prío Socarrás, car Cuba se trouvait dans un état de marasme politique. Après quoi il promulguerait des statuts constitutionnels et convoquerait de nouvelles élections pour revenir ensuite à la Constitution de 1940. Il y a en partie réussi mais pas complètement : il y a eu effectivement un nouveau scrutin en 1954 au cours duquel il a été élu président, mais sans la participation de l'opposition. Malgré toutes mes incessantes conversations avec ma mère et avec Rubén, je ne suis pas parvenu à

comprendre quelles avaient été ses raisons. Il avait sans doute une soif de pouvoir, mais il aurait pu la canaliser autrement. Il croyait peut-être qu'il pourrait construire une grande nation cubaine. Mais pour lui, l'affaire a mal tourné. Il est vrai que mon père a détruit le régime constitutionnel en vigueur mais son coup d'État n'a pas été sanglant. Il n'y a pratiquement pas eu de victimes. Cuba semblait avoir accepté cette situation de fait. L'opposition à son acte fut brutale et sanguinaire, en aucune manière constructive. Le Mouvement du 26 juillet de Fidel Castro n'avait pas de raison d'agir de manière aussi violente. L'attaque de la caserne Moncada à Santiago de Cuba le 26 juillet 1953, cette agression contre les militaires et les malades de l'hôpital attenant, a été d'une violence inouïe. Moins de deux ans plus tard, Fidel Castro et ses compagnons ont été amnistiés. Mon père pensait qu'il valait mieux leur accorder le pardon que de continuer à se battre. Cependant, Fidel Castro est parti au Mexique, d'où il a organisé le débarquement des guérilleros qui allaient finir par vaincre l'armée et prendre le pouvoir... Il y a eu aussi, entre autres actions insurrectionnelles, l'attaque du Palais présidentiel le 13 mars 1957 par les militants du Directoire révolutionnaire. J'étais à l'école lorsqu'un des membres de notre escorte personnelle est venu me chercher pour m'amener, de même que mes frères, à notre résidence familiale, la *finca* "Kuquine", à l'ouest de la capitale. Nous y sommes restés deux ou trois jours, sans nous rendre compte de la gravité de ce qui s'était passé. Mon père était présent au Palais, avec ma mère. Il était prévenu du complot mais il a essayé de le faire échouer grâce aux contacts qu'il maintenait avec le frère du chef des insurgés. Lorsque l'assaut a commencé, il a pu se réfugier à un étage supérieur, où il est monté par un escalier intérieur. De là il a dirigé la défense du Palais. L'un des responsables de l'assaut, Menelao Mora, a été

tué, de même que le dirigeant du Directoire, José Antonio Echeverría, qui a perdu la vie dans un échange de tirs avec la police après avoir occupé la station de Radio Reloj et annoncé à l'antenne que Batista était mort. La violence était devenue incontrôlable. Plus tard, en 1959, la revue *Bohemia* a parlé de "vingt mille morts" entre 1952 et 1958, un chiffre inventé de toutes pièces, ce qu'a reconnu le directeur de la publication, Miguel Ángel Quevedo, dans sa lettre d'adieu expliquant son suicide en exil au Venezuela. Il y en a eu en fait environ huit cents des deux côtés pendant toutes ces années... La leçon du coup d'État du 10 mars 1952 est qu'il faut toujours respecter l'ordre constitutionnel. Si nous dansons tous au rythme de la Constitution, nous pouvons construire la paix et le progrès. Si nous allons à l'affrontement, il n'y a pas de paix durable qui tienne. Le futur de Cuba réside dans le respect d'une véritable Constitution. Sans cela, il n'y aura aucune possibilité de réconciliation entre les Cubains. »

Pour « Bobby » comme pour la plupart des Cubains en exil, Batista n'est en aucun cas la caricature que le castrisme et ses sympathisants ont forgée de lui : un simple pantin des États-Unis et l'ami de la mafia.

« Toute personne a ses vertus et ses défauts. Lui a commis une grossière erreur le 10 mars 1952. Je le dis avec tout le respect que je dois à mon père. Je ne voudrais pas qu'on dise de moi : "Ce fils-là de Batista n'est qu'un contestataire." Les manuels d'éducation de la révolution ont travesti la réalité historique. Ils ont tout modifié, à leur image, l'histoire mais aussi la géographie, en créant quatorze provinces, certaines avec des noms surgis de la mythologie castriste, au lieu des six provinces historiques. Que va-t-il rester plus tard ? Que va-t-on mettre en valeur ? Le souvenir de ces soixante années de dictature castriste ou celui de la période républicaine avec le progrès économique accompli par Cuba